

Dystopies de fin du monde - Une poétique littéraire du désastre

Le récit d'anticipation négatif développe une réflexion sur la cohésion d'une société à travers l'histoire d'une communauté humaine dont l'organisation collective et les bases sociales sont fragilisées, voire détruites. Ce genre littéraire ne s'apparente pas seulement au roman cataclysmique ou aux multiples scénarios de la guerre future. Il se rapproche aussi des ambitions de la politique-fiction et des procédés de l'anticipation scientifique. Entre 1830, date des premières anti-utopies constituées en récit, et 1950, moment de convergence de ces récits avec la science-fiction naissante, la production dystopique francophone s'avère riche, complexe et encore peu étudiée. D'Albert Robida à René Barjavel, nombreux sont pourtant les récits à (re-)considérer sous cet angle.

La difficile exception française

Si la dystopie connaît ses réalisations majeures au 20^e siècle dans la littérature anglo-saxonne avec les œuvres-phares d'Aldous Huxley et de George Orwell, on peut en trouver les linéaments, pour le domaine francophone, dès la première moitié du 19^e siècle. À ce moment, l'utopie narrative très répandue au 18^e siècle commence à prendre la forme critique de l'anti-utopie. Le récit d'anticipation négatif qui naît alors occupe une place mal circonscrite dans l'étude de la littérature française, y apparaissant comme un prolongement non problématisé de l'utopie d'Ancien Régime alors qu'il joue un rôle crucial dans l'évolution d'une description de la société idéale vers une figuration du lien social sur un mode distancié propice à l'exploration de mondes alternatifs. Les raisons de cette disgrâce pesant sur l'anticipation négative sont multiples, mais on peut au moins en isoler trois.

D'abord, il faut composer avec les caractéristiques d'une certaine tradition littéraire. Le contraste est particulièrement marqué, par exemple, avec le fantastique, abondamment étudié pour la dimension onirique ou psychiatrique qu'il convoque, tandis que « *la dimension spéculative dans la fiction, pourtant plus ancienne, qui remonte à Platon en passant par Lucien, Kepler, More, Swift, Voltaire, Poe, Jules Verne, Wells, Rosny, Zamiatine, Huxley ou Orwell, est l'objet d'un discrédit certain.* »¹ Ensuite, il faut faire face au préjugé des études littéraires qui reprochaient déjà à l'utopie sa structure narrative supposée stéréotypée, des personnages peu individualisés et la faible part du récit par rapport à la composante démonstrative. Certains y voyaient même un « *genre lénifiant, généralement dénué d'intérêt stylistique, conçu par des esprits austères, peu imaginatifs* ».² Enfin, le calque linguistique du terme *dystopia* utilisé en 1868 par John Stuart Mill tend à dissimuler la spécificité des productions francophones, quand il n'est pas confondu avec les appellations non synonymiques d'anti-utopie et de contre-utopie.

Dans tous les cas, deux caractéristiques définitoires de la dystopie peuvent être retenues : l'anticipation par le récit sous forme conjecturale et la vision critique de la société représentée, qu'il y ait ou non intervention de la science ou cataclysme. L'anticipation porte principalement sur l'ordre social, constituant ainsi un vecteur de réflexion qui touche par la négative aux conditions de réalisation du bonheur en communauté et esquisse le modèle contrastif d'une telle société. Le genre ainsi considéré prend appui sur un principe d'expérimentation de type spéculatif. À travers son rapport potentiel à un état de fait, la dystopie revêt certaines caractéristiques de la fiction contrefactuelle étudiée par Françoise Lavocat : « *Le monde fictionnel contrefactuel est présenté comme une version de ce qui aurait pu avoir lieu, étant entendu [...] que l'état de choses de la fiction n'est*

pas celui de la réalité. La démarche induite par les fictions contrefactuelles peut être qualifiée d'évaluative et de comparative, puisqu'elle mesure l'écart entre des mondes. »³

Miroir ou oracle ?



Camille Flammarion, La fin du monde, p. 339 - l'astre s'approchant de la Terre

À la fois genre littéraire et échantillon d'un imaginaire social, le récit dystopique est éminemment idéologique. Pourtant, ce sont moins les innovations techniques et politiques elles-mêmes, que les spéculations, les craintes et les tabous dont elles sont porteuses qui font l'objet de ces fictions. Aussi convient-il de ne pas surfaire l'aspect normatif de réussite ou d'échec du monde représenté pour mieux étudier ces productions comme les résultats d'un certain discours social. En outre, on ne peut s'en tenir au seul recensement des thématiques traitées (guerres, régimes dictatoriaux, expérience concentrationnaire, menace atomique, asservissement de l'homme à la machine, surconsommation, surpopulation, etc.), qui n'engagent pas l'ensemble du dispositif générique. Des dominantes apparaissent, certes, qu'il faut se garder d'aligner chronologiquement comme autant d'étapes d'une évolution téléologique qui verrait les « utopies politiques », dans l'attente d'un régime égalitaire essentiellement collectiviste, faire place aux « utopies industrialistes » réfléchissant à la question sociale et à l'établissement du salariat, avant de laisser proliférer les « utopies écologistes » préoccupées par les déséquilibres écosystémiques et les nouveaux modes de production énergétique⁴.

La dystopie est nécessairement indexée sur un imaginaire en constante mutation, dans lequel les cristallisations sur le conflit mondial, la menace atomique, la guerre froide, l'offensive bactériologique et le péril

écologique ne sont pas anodines. Pourtant, la temporalité interne du genre ne répond pas exclusivement à des paramètres externes. Et surimposer une datation thématique à une évolution générique pourrait faire perdre de vue la spécificité du retravail littéraire de ces thématiques, au risque d'occulter ce qui fait précisément la dimension créative et supplétive de la littérature, capable d'esquisser, d'anticiper, de remettre en question ou de proposer des alternatives à propos de sujets qui n'ont pas encore été traités ouvertement, ni sous cette forme, dans le domaine public. Un parcours dans sept romans représentatifs de la veine dystopique francophone axée sur la fin du (d'un) monde permet de rendre compte des possibles littéraires et du potentiel imaginaire manifestés par cette production.

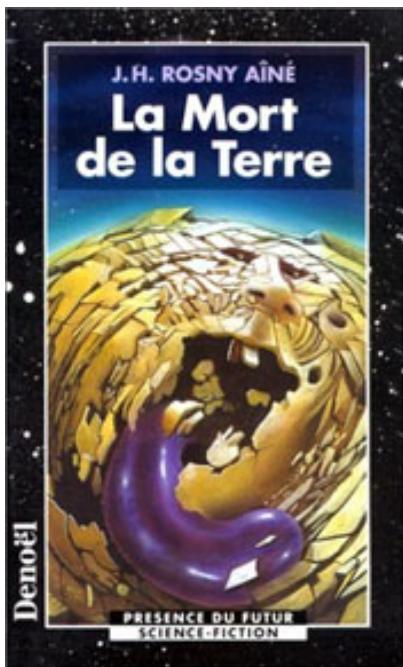
¹ Bozzetto Roger, *L'obscur objet d'un savoir. Fantastique et science-fiction : deux littératures de l'imaginaire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1992, p. 9.

² Comme l'indique Faye Éric, *Dans les laboratoires du pire. Totalitarisme et fiction littéraire*, Paris, José Corti, 1993, p. 86.

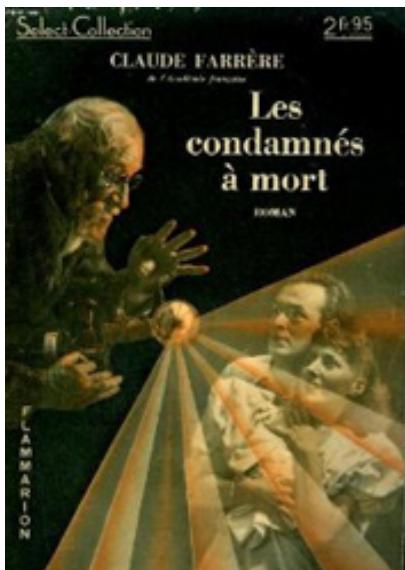
³ Lavocat Françoise, « *Les genres de la fiction. État des lieux et propositions* », dans *La Théorie littéraire des mondes possibles*, Paris, Éditions du C.N.R.S., 2010, pp. 30-31.

⁴ Selon la typologie proposée par Thierry Paquot, *Utopies et utopistes*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2007, pp. 31-32. Sans dissocier utopie et dystopie ni faire la distinction entre fiction et texte d'idées, l'auteur situe dans la première catégorie les textes de Voltaire, Diderot, Restif de La Bretonne, Campanella, Antonio de Guevara et Fontenelle ; dans la seconde ceux de Owen, Fourier, Saint-Simon, Cabet, Wells, Huxley et Orwell ; dans la troisième ceux de Kropotkine, Barjavel et Callenbach notamment.

Variations sur la catastrophe



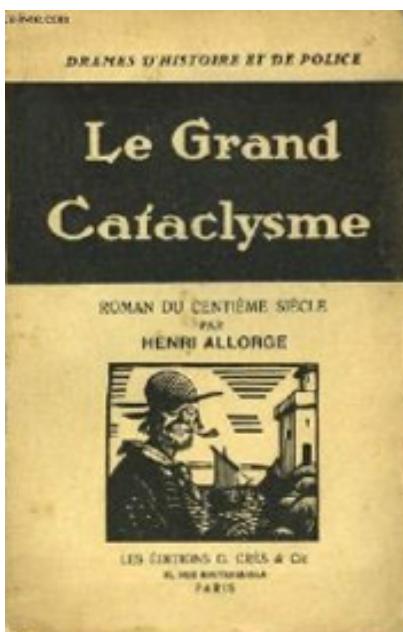
La Mort de la Terre (1910) de Rosny Aîné développe une réflexion d'ensemble sur la place de l'homme dans le cosmos et apporte une révision de la perspective anthropocentrique. Le regard surplombant sur l'existence humaine prend le parti de lui inculquer cette leçon de modestie forcée, orientée par les vues du darwinisme social : « *Après trente mille ans de lutte, nos ancêtres comprirrent que le minéral, vaincu pendant des millions d'années par la plante et la bête, prenait une revanche définitive.* »⁵ Le récit ose la disparition complète de l'espèce humaine, étape finale d'un déclin qui intervient sur le très long terme après les « *premiers siècles de l'ère radioactive* »⁶. Targ, le protagoniste principal, fait partie du groupe des « Derniers Hommes » qui espère préserver la civilisation en la répandant sur le modèle du mythe adamite, ici revisité sous la forme d'une enclave familiale. Mais ces survivants sont frappés par une secousse sismique qui les ensevelit. Demeuré seul, Targ va se livrer par dépit aux ferromagnétaux, cette forme de vie parasite qui se nourrit des globules rouges humains et occasionne l'anémie mortelle. Déjà, la menace écologique est expérimentée sous la forme de la sécheresse, des tremblements de terre et de la raréfaction de l'atmosphère. La question démographique n'est pas en reste : pour faire face à une surpopulation ayant atteint les vingt-trois milliards d'individus, des lois strictes sont édictées pour les unions et les naissances, avant l'instauration de l'euthanasie destinée à réduire l'excédent humain que les réserves en nourriture ne suffiront pas à alimenter. La préoccupation pour les ressources énergétiques et leur gaspillage est elle aussi traitée, sur le mode du reproche adressé aux générations antérieures : « *Cette masse disposait d'énergies démesurées. Elle les tirait des proto-atomes (comme nous le faisons encore, quoique imparfaitement, nous-mêmes) et ne s'inquiétait guère de la fuite des eaux, tellement elle avait perfectionné les artifices de la culture et de la nutrition. Même, elle se flattait de vivre prochainement de produits organiques élaborés par les chimistes.* »⁷



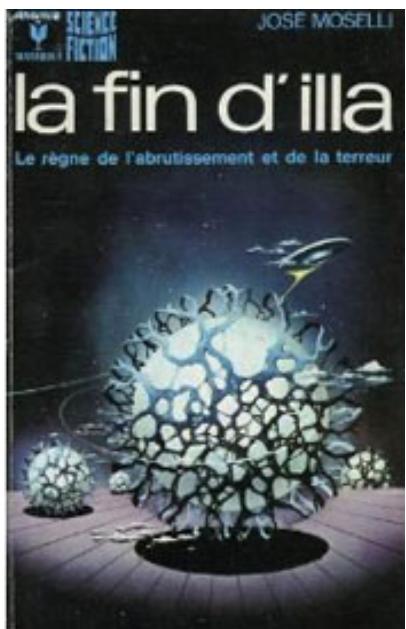
Les condamnés à mort (1921) de Claude Farrère est un roman centré sur la révolte anarchiste et ouvrière au sein de la Siturgic, ville industrielle du monopole américain. Les ouvriers protestent contre la concurrence déloyale que leur font les « *machines-mains* ». L'épisode se solde par la désintégration instantanée des ouvriers en rébellion, avec l'usage de la machine à rayonnement létal qui dissout la matière, la réduisant à un véritable « *cimetière simplifié* ». Dans cette démonstration explicite de l'application des lois du darwinisme à la classe prolétarienne devenue superflue, la condition ouvrière est fortement déconsidérée : « *Messieurs, si les ouvriers manuels d'aujourd'hui ne peuvent s'adapter à leur siècle, c'est tant pis pour eux ; mais nous-mêmes n'y pouvons rien : au-dessus de nous comme au-dessus d'eux plane la loi de sélection, et il ne dépend ni d'eux, ni de nous, de n'être pas régis par elle. Quiconque ne s'adapte pas à son époque, son époque le condamne à mort.* »⁸ Le roman revisite singulièrement le chronotope insulaire, avec l'« *Île Inventée* » et l'« *Île Ingénue* » dans lesquelles vivent deux populations d'ouvriers qui ne communiquent pas. Leur opposition dichotomique persistante semble même préfigurer le Rideau de fer : « *Trois tunnels seulement reliaient les Blocs de l'Est aux Blocs de l'Ouest, le plus court d'au moins deux milles de long. Et quoique l'administration eût établi entre les deux rives un service gratuit de cars électriques, les ouvriers de l'Est et les ouvriers de l'Ouest ne se fréquentaient guère les uns les autres.* »⁹

L'agonie de la terre (1922) d'Octave Joncquel et Théo Varlet fait suite à un premier volume des mêmes auteurs, intitulé *Les titans du ciel*. Dans un registre fantastique non dénué d'ésotérisme, le roman relate la colonisation de la Terre par la population de Mars, ce qui produit une civilisation hybride de « *Terromartiens* » par désincarnations forcées des Terriens et vols de corps humains. Le spectacle des forces guerrières à l'échelle sidérale livre le portrait d'une civilisation asservie, dans un paysage industriel en chantier, avec des « *habitations-phalanstères* », des « *usines trépidantes* » et des « *wagons-bolides lumineux filant*

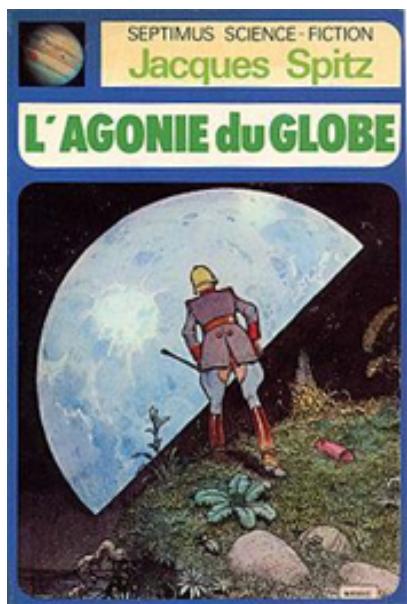
de toutesparts »¹⁰. Sous la pression destructrice des envahisseurs martiens, qui sont en quête de l'énergie du « *solar* » et se livrent à une « *application aveugle et outrancière du machinisme* »¹¹, on assiste à la disparition d'une civilisation, dont il ne reste guère que quelques « *Hordes de l'Ancien Continent* », des « *peuples sensauvagés par la grande panique des Torpilles et des Obus de rupture et par la contagion ultérieure des Instincts animaux* »¹². Le récit se termine toutefois sur une note positive, le narrateur ayant réussi par ruse à convaincre les Terromartiens de quitter la planète.



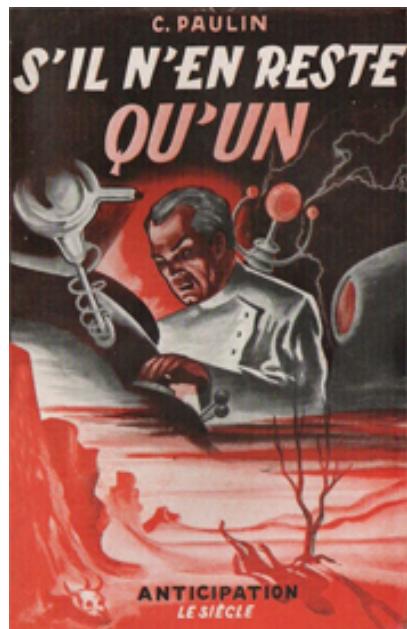
Le grand cataclysme (1922) d'Henri Allorge raconte, en l'an 9.978 de notre ère, la situation post-apocalyptique de Kentropol, nouvelle agglomération située sur l'ancien territoire de la Tunisie suite à des cataclysmes ayant détruit Berlin, Paris, Rome, Venise, Florence, Naples et Londres en 8.960¹³. Il s'agit d'une civilisation d'élite regroupant savants et scientifiques capables de communiquer avec les autres planètes. Mais cette société supérieure sur le plan technologique fait l'objet d'un portrait sans concession montrant toutes ses limitations, ses erreurs et ses carences autour de la notion de sentiment. Elle est par ailleurs contrainte à la régression suite à la privation d'électricité et de matières premières gâchées de manière irresponsable. Kentropol aura surtout à affronter son rustre homologue Hérakloupol, état métallurgiste et policier régi par le « Service de la Sûreté ». La guerre prend la forme d'une attaque gazeuse et magnétique qui fait périr la totalité de la population du globe à l'exception d'un petit groupe qui formera le village de Néokentropol. Les quelques colons reviennent à la simplicité essentielle de la terre nourricière, et les phases de l'Histoire cyclique peuvent reprendre : chasse, cueillette, domestication des animaux, culture des champs.



La fin d'Illa (1925) de José Moselli reprend le *topos* du manuscrit trouvé et revisite le mythe de l'Atlantide dans le Pacifique, avec l'histoire d'Illa, ville à la civilisation très avancée détruite par la dictature de Rair. Le pouvoir est littéralement sanguinaire, puisqu'il consomme du sang humain fourni par les machines à sang destinées à allonger l'espérance de vie de quelques dirigeants au détriment d'une partie de la population sacrifiée. La guerre éclate entre Illiens et Nouriens, engendrant des scènes violentes de massacre et de destruction. À la tête de la révolte pour la liberté et la justice, le guerrier Xié décide de porter la « *pierre-zéro* » à la température nécessaire pour provoquer l'explosion qui rayera l'île de la carte. La destruction est non seulement totale, mais à rebondissements, puisqu'un fragment de la « *pierre-zéro* » retrouvé en même temps que le manuscrit des mémoires de Xié engendre dans le futur l'explosion de Chicago.



L'agonie du globe (1935) de Jacques Spitz situe en 1946 l'histoire du « *grand drame géologique* »¹⁴ de la Terre qui prend comme point de départ les pluies diluviennes, la perturbation des saisons et une série de catastrophes climatiques mondiales. L'histoire balaie plusieurs décennies jusqu'à 1960, date annoncée de la fin du monde par collision de la Terre avec la Lune. La planète s'en trouve scindée en deux parties suivant l'axe de l'équateur, phénomène astronomique entraînant une dérive spatiale des hémisphères, qui incarnent l'Ancien et le Nouveau Monde, signant ainsi non la fin du monde mais celle du Nouveau Monde. Parmi les problèmes pratiques et éthiques qui en découlent figurent ceux de l'émigration clandestine et les revendications territoriales pour les îles flottantes entre les deux parties de la Terre. Si ces catastrophes, présentées comme des cataclysmes naturels dont l'homme n'est pas responsable, n'orientent pas l'avertissement climatique vers l'écofiction, elles mettent cependant en exergue les rapports tendus entre nations et retraduisent les multiples imaginaires de la survie.



S'il n'en reste qu'un (1946) de Christophe Paulin commence par une « *belle soirée du 19 mai 1957* »¹⁵, rue Pierre Curie à Paris. Claude, savant de formation et d'héritage mais écrivain d'inspiration, veut s'isoler pour écrire et trouve refuge dans une chambre de plomb récemment mise au point par des scientifiques dans les bâtiments où il travaille. En manque d'inspiration, il s'endort sur place. À son réveil, la destruction est effective : un fou qui annonçait la fin du monde a mis ses menaces à exécution à l'aide d'une machine dont l'onde désintégrante ne laisse des êtres vivants que l'enveloppe de peau, les dents et la pilosité. Le survivant organise sa vie de solitaire forcé avant de rencontrer Diane, issue de la descendance d'une scientifique américaine qui a elle aussi survécu et s'est reproduite par parthénogénèse. L'union de Claude et Diane engendre deux importantes lignées qui, les générations passant, finissent par se rencontrer. Centré sur l'évolution de cette humanité post-apocalyptique, le roman pose la question des moyens et des acteurs de la reconstruction. Il instaure une vision cyclique de l'Histoire, avec un passage par les divers « âges » de l'humanité, occasion de montrer des hommes limités et irresponsables qui vont revivre les stades d'évolution vers la civilisation.

⁵ Paris, Édition Denoël, coll. « Présence du Futur », 25, 1983, p. 139.

⁶ *Ibid.*, p. 136.

⁷ *Ibid.*, p. 137.

⁸ Paris, Ernest Flammarion, 1921, p. 62.

⁹ *Ibid.*, pp. 91-92.

¹⁰ Amiens, Librairie Edgar Malfèvre, 1922, p. 26.

¹¹ *Ibid.*, p. 27.

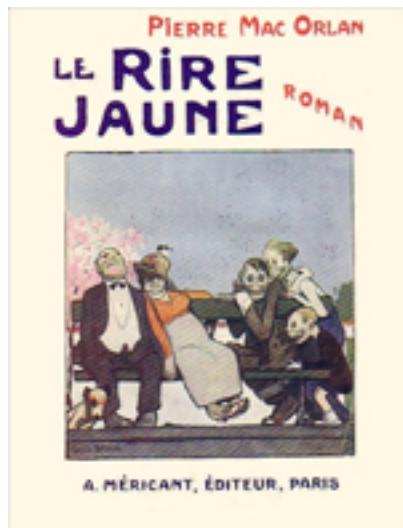
¹² *Ibid.*, p. 33.

¹³ Paris, Crès & Cie, 1922, p. 28.

¹⁴ Paris, Gallimard-NRF, 1935, p. 73.

¹⁵ Paris, Éditions Self, 1946.

Entre fléau à venir et relance post-apocalyptique



Très explicites, les titres hyperboliques de ces récits laissent entendre que bon nombre de romans dystopiques programmrent la disparition irrémédiable de l'être humain. Pourtant, comme le note Natacha Vas-Deyres¹⁶, la fin totale de l'humanité est paradoxalement une thématique rare dans la littérature d'anticipation. Il faudrait plutôt considérer la portée et l'impact de la catastrophe anticipée : concerne-t-elle une communauté restreinte, une nation entière, voire l'humanité au complet ? Et peut-on observer un redressement de la situation après le fléau ? On le voit, chez Paulin, Allorge, Jonquel et Varlet, une certaine reconstruction est suggérée, parfois amorcée. Le *Rire jaune* de Pierre Mac Orlan plaide même en faveur de la recréation d'un monde nouveau sur un sol assaini par la destruction de bases sociales viciées, comme le signifie une éloquente conclusion dans laquelle l'enthousiasme ironique se mêle à l'orgueil démiurgique : « *Il faut, sur les ruines de l'ancienne civilisation, reconstruire la Citéfuture : la cité de justice, de fraternité et d'égalité. Nous sommes les pionniers d'un nouveau monde. Nous aurons nos noms dans le dictionnaire et nous pourrons croiser nos bras avec orgueil quand la besogne sera terminée. Défrichons, semons le blé, reconstruisons l'édifice pourri, voilà ce qu'il faut faire.* »¹⁷

Ces conditions de relance post-apocalyptique dépendent d'un autre facteur important : les causes de la catastrophe sont-elles présentées comme imputables à la responsabilité de l'homme ou subies en tant que conséquences extérieures ? S'agit-il d'un cataclysme naturel ou de nature humaine, de cause endogène (terrestre) ou exogène (extraterrestre) ? Cette esquisse d'une histoire de la dystopie française montre que les récits dont la thématique est porteuse de l'impact le plus destructeur ne sont pas ceux de la guerre future organisée par l'homme, mais bien plutôt les romans qui figurent le déchaînement d'une force non maîtrisée par l'être humain (péril écologique) ou dont il a perdu le contrôle (force nucléaire, pouvoir désintégrant de l'onde). Cela ne signifie nullement que l'homme se trouve exempté de toute responsabilité. Au contraire : c'est précisément les modalités de sa réaction face à l'adversité qui se trouvent au cœur de l'évolution narrative, de sorte que même les événements apparemment arbitraires, comme peuvent l'être les disparitions soudaines racontées dans le *Napus. Fléau de l'an 2227* (1927) de Léon Daudet, sont rapportés à une explication rationnelle directement liée à l'action humaine. Alors : l'homme est-il victime ? coupable ? Dans ces scénarios de fin du monde, rien n'est potentiellement perdu tant qu'il y a de la vie.

Valérie Stiénon



Valérie Stiénon est chargée de recherches du FNRS à l'Université de Liège et chercheur invité à Columbia University. Ses recherches postdoctorales portent sur le récit d'anticipation dystopique dans le domaine francophone à l'époque moderne.

¹⁶ Vas-Deyres Natacha, *Ces Français qui ont écrit demain. Utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée, n° 103 », 2012, p. 51, note 1.

¹⁷ Mac Orlan Pierre, *Le rire jaune* [1913], Liège-Paris, Édition Maréchal, 1944, p. 180.